

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LÉON-PAUL FARGUE .	Haute Solitude	321
ANDRÉ GIDE	Pages de Journal	330
RAYMOND QUENEAU .	Alfred, ou le café	339
GEORGES PELORSON .	Connaissance	358
ALAIN	Histoire de mes pensées (II).	363
T. F. POWYS	Le bon vin de M. Weston (IV).	379

— CHRONIQUES —

Réflexions, par A. THIBAUDET
Notes sur Julien Green, par R. BESPALOV

— NOTES —

Jacques Bainville

La Poésie. —	Peau d'âme ; Poèmes, par Catherine Pozzi. — L'Enfer, par Patrice de la Tour du Pin. — Chansons gitanes, par F. G. Lorca	429
Le Roman. —	La Scène capitale, par Pierre Jean Jouve.	432
Littérature et Philosophie. —	Le Sablier, par Maurice Maeterlinck. — Dictature de la liberté, par Robert Aron. — L'Homme, cet inconnu, par Alexis Carrel. — La conscience mystifiée, par H. Lefebvre et N. Guterman	434
Lettres Étrangères. —	Un de nos conquérants, par G. Merc- dith	440
Les Arts —	La Miniature persane. — Les Indépendants, Fred Uhlmann. — L'exposition Corot	442
La Musique. —	Chroniques de ma vie (II), par Igor Stra- winsky	451
Revue des Livres - Revue des Revues - Correspondance		

— L'AIR DU MOIS —

Les quatre éléments. — De vrais chefs. — Esprit incarné. — Les
funérailles Anglaises. — Noël-Noël. — Semenova à l'Opéra. — Le
Goujat. — En lisant les journaux. — Département du Bonheur. — Sève. —
Rencontre.

nrf

FRANCE : 6 FR.

ÉTRANGER : 7.50

Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)



NOUVEAUTÉS

ROMANS

SIMENON. L'Évadé.....	85	
JEAN CASSOU. Les Massacres de Paris..	82 GUY MAZELINE. Les Iles du Matin..	83
J. DECREST. La Petite Fille de Bois-Colombes.....		12 cahier de fin
PIERRE VÉRY. Les Disparus de Saint-Agil.....		14 cahier de fin

RÉCITS, CONTES ET NOUVELLES

M. JOUHANDEAU. Chaminafour II..	73 MICHEL MATVEEV. Étrange Famille..	84
---------------------------------	--	----

LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE

Collection dirigée par PAUL MORAND

LYDIA CABRERA. Contes nègres de Cuba.....	87 FRANCIS DE MIOMANDRE. Le Cabinet chinois	86
---	---	----

POÉSIE

ANTHOLOGIE DES POÈTES DE LA N. R. F. (Préface de Paul Valéry).....		79
CHARLES PÉGUY. Les Tapisseries.....	78	

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

PAUL VALÉRY. Pièces sur l'Art.....	74 PAUL VALÉRY. Variété III.....	75
VALÉRY LARBAUD. Ce Vice impuni, la Lecture... (Domaine anglais)		77

MÉMOIRES LITTÉRAIRES

SAMUEL BUTLER. Carnets.....	76 STENDHAL. Journal I et II.....	81
-----------------------------	-------------------------------------	----

THÉÂTRE

ARMAND SALACROU. L'Inconnue d'Arras. — Les Frénétiques.....		93
---	--	----

HISTOIRE, BIOGRAPHIE

PAUL RIVAL. Les six Femmes du Roi Henry VIII.....	89 XXX. Journal d'une Infirmière sur le Front russe	88
---	---	----

LE CONFLIT ITALO-ÉTHIOPIEN

MARCEL GRIAULE. La Peau de l'Ours..	90 H. DE MONFRED. Les Guerriers de l'Ogaden..	91
-------------------------------------	---	----

NOUVELLES COLLECTIONS

L'AVENIR DE LA SCIENCE { Présentation de la Collection.....	98
collection dirigée par JEAN ROSTAND { 1 ^{er} volume : LECOMTE DU NOÛY. Le Temps et la Vie..	99

MÉTAMORPHOSES

collection dirigée par JEAN PAULHAN { Présentation de la Collection.....	94
{ 1 ^{er} volume : HENRI MICHAUX. Voyage en Grande Garabagne	95

COLLÈGES ET LYCÉES, collection dirigée par M. COURTOIS-SUFFIT. Présentation..	117
---	-----

COLLECTION HÉROÏQUE dirigée par MAURICE SACHS. Présentation.....	118
--	-----

PROCHAINE PUBLICATION

des livres de JEAN COCTEAU, LÉON DAUDET, J. KESSEL.....	121 à 123
---	-----------

SOUSCRIPTIONS

ÉDITIONS DE LUXE ET ILLUSTRÉES

PAUL VALÉRY. La Jeune Parque, commentée par ALAIN.....	4 ^e couverture MARCEL AYMÉ. La Jument verte, illustrée par CHAS-LABORDE..	3 ^e couverture
MARIE-CLAUDE FINEBOUCHE : Les Petits Plats de Madame....		124

ÉDITIONS ORIGINALES ET GRANDS PAPIERS. Divers.....	119 et 120
--	------------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

BALZAC. La Comédie Humaine, T. IV..	101 PASCAL. Œuvres.....	105
BOSSUET. Oraisons funèbres. Panégyriques.....		103

“ GÉNIE DE LA FRANCE ”

STENDHAL. Chroniques Italiennes.....		80
--------------------------------------	--	----

OPINIONS DE LA CRITIQUE

GABRIEL AUDISIO. Jeunesse de la Méditerranée	106 ROGER COUDERC. Brigitte l'Étrangère..	112	
AURIANT. Les Lionnes du Second Empire.....	100 MAURICE GARÇON. La Justice au Parnasse.....	108	
LÉON BOPP. Esquisse d'un Traité du Roman	109 PIERRE JEAN JOUVE. La Scène capitale	115	
HENRI CALET. La belle Lurette....	114 ARMAND LUNEL. Le Balai de Sorcière..	107	
GEORGES CATAUL. L'Amitié de Proust..	116 ARMAND SALACROU. Une Femme libre..	92	
FÉLIX DE CHAZOURNES. Jason.....	110 JEAN SCHLUMBERGER. Histoire de Quatre Potiers.....	113	
PAUL CLAUDEL. Introduction à la Peinture hollandaise.....	102 ALBERT THIBAUDET. Gustave Flaubert..	104	
		ANDRÉE VIOLLIS. Indo-Chine S. O. S. ..	111



Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

- | | | | |
|---|----------|--|-----------------|
| 1. A. BARINE. Névrosés..... | 7 fr. 50 | 24. Abbé LEPIN. Le problème de Jésus.
Prix..... | 15 fr. |
| 2. M. BARING. La solitaire de Dulwich.
Prix..... | 15 fr. | 25. M. MAETERLINCK. Le sablier... .. | 12 fr. |
| 3. P. BELLOC. Sous les ponts de la Tamise.
Prix..... | 15 fr. | 26. M. MATVEEV. Étrange Pamyre. | 15 fr. |
| 4. G. BERNANOS. Journal d'un curé de campagne..... | 15 fr. | 27. A. MAUROIS. Textes choisis.... | 20 fr. |
| 5. J. J. BERNARD. Théâtre : Nationale
Prix..... | 12 fr. | 28. G. MAZELINE. Les îles du matin. | 15 fr. |
| 6. R. BLECH. Le collier de cuir, roman.
Prix..... | 12 fr. | 29. F. DE MIOMANDRE. Le cabinet chinois.
Prix..... | 15 fr. |
| 7. L. CABRERA. Contes nègres de Cuba.
Prix..... | 15 fr. | 30. H. DE MONFREID. Les guerriers de l'Ogaden,
illustré de photographies en héliogravure..... | 15 fr. |
| 8. Lieut-Col. H. CARRÉ. Mademoiselle fille du régent, duchesse de Berry (1695-1719).
Prix..... | 15 fr. | 31. G. MOORE. Confessions d'un jeune anglais..... | 15 fr. |
| 9. B. CENDRARS. Hors la loi! | 15 fr. | 32. LECOMTE DU NOUY. Le temps et la vie..... | 18 fr. |
| 10. J. CHARDONNE. Les destinées sentimentales, tome III : Porcelaine de Limoges.
Prix..... | 15 fr. | 33. Aldo PALAZZESCHI. Les sœurs Matarassi..... | 15 fr. |
| 11. COLETTE. Textes choisis..... | 20 fr. | 34. R. PITROU. La vie de Mozart... .. | 20 fr. |
| 12. M. CONSTANTIN-WEYER. Telle qu'elle était en son vivant..... | 20 fr. | 35. G. PORTAL. Un protestant.... | 35 fr. |
| 13. L. DECAUX. Le tendre amour de Napoléon..... | 15 fr. | 36. R. RFGIS. Madame de Montbaron.
Prix..... | 12 fr. |
| 14. J. DECREST. La petite fille de Bois-Colombes..... | 12 fr. | 37. P. RIVAL. Les six femmes du roi Henri VIII..... | 15 fr. |
| 15. G. DUIAMEL. Fables de mon jardin.
Prix..... | 12 fr. | 38. SAINTE-BEUVE. Correspondance générale. Tome II : 1836-1838.... | 48 fr. |
| 16. ERASME. Eloge de la folie, nouvellement traduit et préfacé par P. de Nolhac.
Prix..... | 15 fr. | 39. C. SILVE. Le palertin..... | 15 fr. |
| 17. E. FABRE. Le Théâtre..... | 12 fr. | 40. SIMÉNON. L'évadé..... | 12 fr. |
| 18. M. GRIAULE. La peau de l'ours. | 15 fr. | 41. STENDHAL. Journal, tomes I et II, chaque volume..... | 15 fr. |
| 19. A. HERMANT. Savoir parler.... | 10 fr. | 42. STENDHAL. Chroniques italiennes, collection du « Génie de la France ». — — Sur Arches..... | 5 fr.
15 fr. |
| 20. A. JOSSET. Elisabeth, la femme sans homme..... | 12 fr. | 43. A. SUARÈS. Vues sur l'Europe... .. | 15 fr. |
| 21. R. JOULET. Soleil levant..... | 15 fr. | 44. L. TROTSKY. Vie de Lénine. Tome I : Jeunesse..... | 16 fr. 50 |
| 22. J. DE LA BRÈTE. Les tournants. | 12 fr. | 45. XXX. Journal d'une infirmière sur le front russe..... | 15 fr. |
| 23. D. H. LAWRENCE. L'Amazone fugitive.
Prix..... | 24 fr. | 46. P. VÉRY. Les disparus de Saint-Agil.
Prix..... | 12 fr. |
| | | 47. J. VIGNAUD. L'Ange du treizième jour.
Prix..... | 15 fr. |
| | | 48. VLAMINCK. Le chemin qui mène à rien.
Prix..... | 12 fr. |

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 96 et 97 du cahier d'annonces

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

- | | | | |
|--|--------|---|--------|
| 49. L. BERTRAND. Hitler..... | 3. 50 | 57. R. PALME DUIT. Fascisme et révolution..... | 15 fr. |
| 50. H. BORDEAUX. L'épopée noire.. | 6 fr. | 58. F. PAVEN. Raymond Poincaré. | 25 fr. |
| 51. G. DIMITROV. Lettres, notes et documents datant de ma détention et du procès de Leipzig..... | 12 fr. | 59. J. RENAUD. La terre soviétique. | 5 fr. |
| 52. Dr E. GROMIER. La vie des animaux sauvages de l'Afrique..... | 40 fr. | 60. SAPIENS. Une hypothèse : La dévaluation française de 1936..... | 12 fr. |
| 53. P. GUILLAUME. La formation des habitudes..... | 15 fr. | 61. Général R. TOURNES. Histoire de la guerre mondiale, tome IV.... | 25 fr. |
| 54. Le Hockey sur glace, 12 photographies. Prix..... | 15 fr. | 62. R. de TRAZ. De l'alliance des rois à la ligue des peuples..... | 15 fr. |
| 55. A. KERENSKI. La vérité sur le massacre des Romanov..... | 18 fr. | 63. J. TURMEL. Histoire des dogmes, tome V. Prix..... | 60 fr. |
| 56. R. H. LOWIE. Manuel d'anthropologie culturelle..... | 25 fr. | 64. L. VAUNOIS. Vie de Louis XIII. | 30 fr. |

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

- | | | | |
|--|---------|---|---------|
| 65. M. AYMÉ. La jument verte, illustrations de Chas Laborde..... | 75 fr. | 69. M ^{me} CHEVALLIER-VEREL. Sculptures du Musée de l'Acropole : les Archaiques. Prix..... | 30 fr. |
| 66. P. BENOIT. Axelle, illustré de bois originaux gravés en camaïeu par Renée Benoit..... | 375 fr. | 70. A. LEROY. Histoire de la peinture française au XVIII ^e siècle..... | 20 fr. |
| 67. R. BORY. La vie de Franz Liszt par l'image, précédée d'une étude biographique par Alfred Cortot..... | 100 fr. | 71. P. LOUYS. Aphrodite, illustré de 30 grandes aquarelles de A. E. Marty. Prix..... | 400 fr. |
| 68. J. CALLOT. Étude de son œuvre gravé, suivie de 46 planches dont quatre en sanguine..... | 10 fr. | 72. P. VALÉRY. La jeune Parque, édition commentée par Alain..... | 80 fr. |

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

NOM

Signature

ADRESSE

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (3)

nr POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

J. KESSEL

LA PASSANTE DU SANS-SOUCI

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. 15 fr.

Il sera tiré de cet ouvrage :

des exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre.. 45 fr.

des exemplaires numérotés sur alfa supérieur 30 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Veuillez m'envoyer dès publication exemplaire... de LA PASSANTE
DU SANS-SOUCI, sur * pur fil ; — ex. * sur alfa.*

*Ci-joint la somme de }
Veuil'ez faire recouvrer à mon domicile la somme de..... } montant de ma souscription.*

Nom..... A.....le.....193...

Adresse (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nr SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître prochainement

MARIE-CLAUDE FINEBOUCHE

LES PETITS PLATS DE MADAME

Il sera tiré :

18 exemplaires numérotés sur whatman.	200 fr.
30 exemplaires numérotés sur chine	110 fr.
100 exemplaires numérotés sur hollandaise	65 fr.
1200 exemplaires numérotés sur alfa	55 fr.

———— BULLETIN DE SOUSCRIPTION ————

*Veillez m'envoyer exemplaire... des PETITS PLATS DE MADAME * sur whatman — sur chine — sur hollandaise — sur alfa.*

*Ci-joint la somme de } montant de ma souscription.
Veillez faire recouvrer à mon domicile la somme de*

Nom A le 193...

Adresse (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

HAUTE SOLITUDE

A GEORGES FENESTRE

Me voici planté devant cette nature morte : l'armoire à glace, le lit, la tenture couleur d'oiseau triste, les larmes d'un jour cholémique et pluvieux sur les vitres. Un petit bruit de ville bout au ras de l'immeuble. Des caresses de vent, courtes et pressées, filent, pareilles à des mèches de feux follets. La nuit est d'un noir de route d'usine. Au loin, sur la toile cirée d'une rue déserte, l'ombre des arbres s'allonge pour dormir.

Hier, je n'étais pas si loin... Il me semblait apercevoir des côtes encore, un horizon de têtes d'hommes, entendre des glissements de voitures qui frottaient ma route vers l'obscur. Aujourd'hui déjà, l'écorce du souterrain s'est rapprochée, les fantômes de grand fond rampent à flocons sournois sur les mystères familiers, l'encoignure, le chambranle, le renforcement. De brusques remous me donnent à penser que toute la machine s'enfonce dans une autre existence, qu'il y aura pour moi de nouveaux frères, de nouvelles anciennes maîtresses, de nouveaux amis au bout de la course. Je cours aux fenêtres de l'exil mouvant. Mais les lointains se mangent. Je me porte comme une dépouille jusqu'aux

hublots aqueux percés dans l'éternité pure. Les mirages s'effacent comme des buées sur les glaces. Aucun phare silencieux ne regimbe sur la route des asticots. La ville, bourrée de vivants comme de comédons le visage d'un foie pauvre, n'est plus qu'une bricole, un haillon de pierres, quelque vague opacité juteuse au milieu de quoi je tourbillonne.

Je n'ai plus de terre sous mes pieds. L'un après l'autre, ceux qui disaient mon nom sous les lampes, ceux qui m'ouvraient des portes, ceux qui me souriaient aux terrasses, ont plongé. Je n'ai plus de place nulle part, et la vie me pousse, me donne de l'épaule, comme si j'avais quelque chance encore de voir une longue poignée de main se dresser comme un barrage...

La vie ne me laisse pas m'arrêter. Elle ne me permet pas de construire des paliers dans ma solitude. Il faut que je descende. Mon destin m'encercle, me cerne déjà, me jette dans la direction qu'il veut, et que j'essaierai de comprendre jusqu'à la fin. Toutes ces fenêtres, et tous les jours l'approche de la nuit. Tous les jours...
 • Chaque jour bat les mêmes cartes, finit par en perdre, en ajoute de nouvelles, qui ressemblent aux autres. Ces descentes et ces remontées, du jour à la nuit, comme des wagonnets dans une carrière, me vident d'un sable nécessaire...

Les seuls instants réchauffants, les seuls prolongements maternels sont les heures de nuit, où, pareil à un mécanicien dans sa chambre de chauffe, je travaille à ma solitude, cherchant à la diriger dans la mer d'insomnie où nous a jetés la longue file des morts. A mesure que l'on s'enfonce dans ces couches de silence et d'abandon, d'où jamais, jamais l'on ne remonte, il faut prendre de nouvelles habitudes, trouver une autre place pour sa forme. On passe de l'écorce à l'aubier, de la chitine au cœur, du cœur au néant comme une vrille de coléoptère, en faisant attention au moindre geste, sans quoi

tout s'écroulerait. Ce monde neuf, où se dissout l'encre de ma vie intérieure, est pareil à une cathédrale de verre, qu'un sentiment trop fortement éprouvé tréssaillerait. Il y a chez les grands solitaires un capitaine au long cours qui me plaisait dès mon enfance. Aujourd'hui que je navigue à mon tour, j'aperçois qu'il faut apprendre à être seul, de même qu'il faut apprendre, comme une langue étrangère, la mort des êtres chers.

Ce soir, un grand ressac de squelettes et de rafales humaines secoue l'esquif. La table est triste, molle la fenêtre. Les os du silence craquent. Je croyais que la solitude était une sorte de steppe surnaturelle, un grand désert de soif qu'allongeaient encore d'interminables délires. Non. C'est un moule qui se resserre, comme de la terre à blé autour d'un corps de soldat abandonné. La solitude, l'isolement, l'ennui, ce sont des pelletées de vide sur un cheminement de taupe.

Je m'invente une horloge, un baromètre, des mots de passe : il ne fait plus froid pour moi quand il fait froid pour les autres. Des foules se plaignent d'événements que je n'entends plus. Ce journal que j'achète fond dans mes mains comme un beignet de neige. Les rues que j'emprunte sont d'autres rues. Les passants sur lesquels je trébuche se hérissent de problèmes. En voilà encore un paquet noir qui arrive, puis un homme seul, puis des hommes avec une grosse dame, puis une jeune fille solitaire. Il suffit de s'asseoir à la terrasse d'un café pour voir les passants redevenir des bêtes. Ah ! je ne savais pas ce que c'était que tout cela, je ne savais pas ce qu'il y avait là-dedans ! Je le sais parfois, le temps d'une seconde, mais je n'arrive pas à l'arrêter. Je cours parfois à leur rencontre. Mais une sirène que j'actionne, une sorte d'*Attention à la solitude*, les avertit ! Ils fuient.

Et moi, qui n'ai pas le premier sou des fortunes endormantes, je suis condamné aux navettes devant

des foules qui ne me voient plus. Parfois, je regarde les garçons de café décrire des courbes violentes aux terrasses avec dix consommations en équilibre sur les biceps. Je vois les penseurs attablés, les juifs qui collent à tout, qui ne gazent à rien, les bâillements de bourgeoises pour qui la vie n'est ni plus précieuse, ni plus éloquente qu'une pile de mouchoirs dans l'armoire immortelle. Alors, je demande à la forteresse de s'entourer d'un mur de plus, de s'accroître d'une épaisseur supplémentaire. Ce qui torture a des tentations aussi. Alors, je me demande comment j'ai été arraché de la vie des autres. Quelle rafale, à partir de l'instant où les premiers noms ont manqué à l'appel ! Au commencement était la rue du Colisée, dont je revois souvent des façades d'images. J'y reviens souvent. Tout y est mort dans le changement : la porte au fond de la cour, les écuries en tournant à gauche, la salle à manger avec son poêle. Et, au fond, à droite sur la rue, nos deux fenêtres aux rideaux bleus. Voilà, et c'est si vieux, et c'est si près. Nous avons remué là dedans, moi et les autres, nous y avons été heureux, malheureux... Que de millions de nous-mêmes dans toutes les villes, dans toutes les maisons, avec leurs robinets, leur cuisine, leur tête agitée, leur cœur qui s'éclaire et se fonce sans qu'on puisse y voir, leur tête qui embrouille ses bourrelets, ses ficelles, ses filets de rainures, ses caillots de sang, ses crémaillères crayeuses. Le cœur qui se met à sauter, à cogner à la porte. Ils sont tous heureux, malheureux, avec leurs doigts, leur corps qui bascule dans le lit plein de rage, plein de chagrin, la lumière éteinte, le matin qui ôte son chapeau, leur corps qui se rhabille, qui remonte sa montre, son petit moulin de la mort. Et qui repart, qui descend l'escalier à grands coups de pilons, qui se perd, qui se dissout dans la rue. Voilà donc... et ces sacrés regards qui nous ont fait tant de peine.

Ainsi, chaque soir, j'accueille mon corps et je le plains.

Las de l'avoir attendu, patient et sans coquille, c'est à peine si je peux me traîner jusqu'à lui, c'est à peine si je trouve la fissure par où je plongerai jusqu'à sa fatigue. Pour un revenant qui serait moins seul et moins éprouvé, il semble que les choses elles-mêmes s'agitieraient. Quel est celui qu'un cauchemar ne guette pas, tapi dans la poche de quelque chambre... Moi, je n'attends que moi-même, et quand mon corps tout baigné de ville, tout juteux de contacts me revient, halant ses escaliers d'efforts, je ne lui trouve qu'une saveur de noyé qui coule à pic.

La durée est si longue encore à me retenir parmi ceux qui ne sont pas seuls, que je la vois passer sous les fenêtres de ma chambre, pareille au paysage liquide qui s'écoule des trains. Pour les autres, la durée est immobile. Ils ont le temps de payer leurs notes et d'inventer des romans. Ils ne sortent pas d'eux-mêmes. Leur cerveau rend des services. Ils achètent l'amour avec des proverbes, en expliquant leur caractère, en mentant, en rendant mystérieux leur rachitisme, leur tuberculose. Ils s'invitent, ils croient aux remèdes. Tout leur sourit, tout est famille, même les voix de l'autre chambre, ces voix sans mots qui sont comme des roulements d'armées naines... Ils vont aux denrées, aux idées, aux émotions, on les sert bien, on emballe les achats, on les leur porte à domicile. Mais moi, je vois des monstres...

Là où cet autre aperçoit des dents affectueuses, des yeux moelleux, des livres entr'ouverts, là où le passant va s'étendre au long d'une chair, comme une barque à côté d'une autre barque, je ne vois plus que baillouzes crochues, chouettes fouillenloques, dodues, misogluques et draules...

Voici des jours que je n'ai pas relevé le couvercle de ma trappe. La musique muette du chagrin nasille au fond de la turbine. Le monde est arrivé à son état

minuscule. Je tournoie dans une miniature. Le reste de l'énergie flanche, et je me demande avec qui je ronronne dans mon enclos. Je suis si seul, que déjà je me prends pour un autre.

Le monde me quitte comme le sang de celui qui s'ouvre les veines dans une baignoire. Et le matin, lorsque je m'approche du miroir gélatineux de quelque chambre de palace, à cette heure où l'on se jure de tenir bon, je me vois dégradé, sans boutons, sans épaulettes. Des hommes et des femmes ont passé devant moi, qui m'ont arraché un à un les sentiments, les tendresses, les bourrades amicales. Quel vent a donc soufflé sur ces galons, qui fait tourbillonner de pauvres images ?

Aussi loin que je me revoie dans la rue, aussi profondément je trempe dans le tintamarre d'un siècle, mêlé aux passants, pendu aux parents, c'est-à-dire au début de ma pauvre fameuse existence du dehors, cette existence dont on me parle tant, quand on ne me la reproche pas, quoi donc ?... Un enfant, faubourg Saint-Honoré, tenu en laisse par sa mère. J'avais encore dans le nez, ce jour-là, l'odeur de teinture d'un tissu neuf. Je me devinais petite fille. Et je voyais en marchant un gros petit nuage blanc au-dessus de l'église Saint-Philippe du Roule. Nous laissions à gauche la pharmacie de mon camarade Midy, nous arrivions sur la droite devant la pâtisserie Coquelin-Dalloyau, qui sentait si bon le pâté chaud. Mais le voile s'écarte encore...

C'est une impression de traversée du marché de l'Alma qui remonte des décombres, un matin torride, dans une étendue de soleil, de macadam interminable...

Je me vois aussi rentrer à la maison au bras de ma bonne anglaise, propre et lisse comme une selle, et qui venait me chercher à l'institution d'un pas ravissant de cheval d'équipage. Ici, parfois, les souvenirs se chevauchent, pareils à des billes dans un sac. On n'arrive pas à

en sortir une. Les Champs-Élysées où je secouais mes camarades comme des grelots. C'est encore le poignet de ma mère, un après-midi, dans les grands magasins, qui caressait ma tête malade. C'est la montée vers le collège, un jour, dans une longue allée de gosses, le car-table dans le dos.

Ces endosmose entre le passé et moi, ces retours vers le vécu, le révolu, le moulu, j'en suis harassé, j'en suis débordé, j'en suis soûl. Quel rouage a cloché dans ces enchaînements pour que j'en sois sorti dans l'état qui m'habille aujourd'hui ? J'aurais peut-être pu m'y retrouver, si j'avais fait ce que, tout adolescent j'avais projeté de faire : noter tous les jours, tous les soirs, ce que j'avais fait dans la journée. J'aurais retrouvé peut-être un jour, dans ce pétilllement, dans ce massacre, le dessin de moi-même, le secret de mon labyrinthe mental, j'aurais vu peu à peu se détacher, se dessiner, se fixer les formules sensibles, les lois se sérier, se denter les ressorts. Mais la vie déjà vous pousse, vous culbute comme un sable de brouette. Déjà votre destin vous cerne, vous encercle en douce, de plus en plus près, vous pose le doigt sur le cou, vous y appuie de plus en plus dur, vous aiguille sur la voie de fer qu'il veut, que vous n'avez pas à discuter, et sans consentir que vous compreniez jamais un mot de vos aventures, de votre service dans l'existence, de votre fonctionnarisme d'homme, rien, rien, rien, rien, jamais rien, pas même à la fin.

Oui, vous auriez dû noter tout cela, vous auriez dû courir derrière cette avalanche la plume à la main, coudre ces odeurs l'une à l'autre : odeurs du matin, du fiacre, des manches à gigot, des maillots noirs, des premiers mannequins de couturiers, des petits pains, des hommes d'alors ; odeur de la main chaude frottée sur le fer du balcon, odeur du café qui vous attend de l'autre côté, odeur de miel du soleil, tout au bout du parquet ciré, odeur soucieuse de la rue, odeur de con-

cierges, de proviseurs pauvres, de brocanteurs, odeurs de caves, de bureaux de poste, odeurs de pastille, odeurs poudreuses des courants d'air d'été, que laminent les gros tonneaux d'ombre...

Hélas, tout est perdu, tout est piétiné. Je sais bien que beaucoup d'hommes sentent vivement. Quelques-uns sont des magiciens et des prophètes. En aurais-je été ? Ou plus simplement aurais-je été sincère ? Aurais-je bien voulu tout dire, essayer de tout dire ? Et puis, j'étais si peu aidé, si peu entouré, si seul déjà dans un cirque de visages soucieux, d'oreilles studieuses, de paroles tristes. J'étais bien trop préoccupé de me débattre aux sources mêmes de ma pauvre vie intérieure, de ramer autour de moi, d'écarter les empoisonneurs ou les fantômes que je pressentais, de réchauffer la vie dans ma propre niche, de me barricader de choses vives, de m'armer de motifs de vivre. Trop préoccupé, pour embarquer un excédent. Alors chaque fois que j'essayais, c'était le faux départ et ses processions de culbutes. Je n'arrivais jamais à trouver le tremplin, à donner le fameux appel du pied...

J'avancais dans le passé. Aujourd'hui, je n'ai plus que lui, et j'y tiens comme à une vieille médaille ; j'en fais un diplôme jauni. Je tourne encore dans les images mères, les souvenirs. Et j'entrevois par intervalles, quand le bateau menace de sombrer, j'entrevois bien, j'entrevois clairement qu'il n'y a rien de plus vrai que les souvenirs. On a très bien parlé de matière et mémoire. Il n'y a pas de premier signe de l'Univers pour nous. Ces MM. ont beaucoup cherché ce que serait aujourd'hui sans hier. La crème des professeurs, et un peu plus : Taine, Spencer, William James. Ne faisons pas de peine aux vivants, écrit Karin.

Ce sont mes passe-partout. Les chimies, les tractations, les trocs des cerveaux les plus frisés sont secs, circonscrits, manquent de suc auprès de certains raccourcis,

de certaines ellipses d'images, de certaines prises, de certains chocs lointains de musique. Et puis, nous avons si peu d'idées en-deçà de nous, à peine plus en nombre que les générations, pas plus de variété, pas plus de richesse que dans les multiples combinaisons de mécano que l'on peut faire avec un petit nombre de lettres, avec les dés, ou les allumettes de la boîte, et qui peuvent se ramener toutes à des tables, à des logarithmes, à des polynomes. Quelle pauvreté, quelles évidences tristes, quelles poussiéreuses recettes pour le crâne de bonne femme de M. Renseigné, de M. Je sais Tout, de M. Je fais de la Politique Expérimentale, de M. et M^{me} Minable.

Ce soir, comme les autres soirs de la chaîne, il vaut mieux rentrer chez soi le long de la lumière éteinte miteusement, pieusement. Personne ne m'attend dans la hutte, mais ici personne ne me retient. J'ai dîné chez les Dedouluze-Legaillard, marchands de vins de luxe ou de bijoux pour pauvres. J'ai goûté chez la baronne Selfmadegirl, à l'œil de lait. Depuis cent et cent ans je dîne et je redîne entre un oculiste de génie et un zozo sirupeux. Ici et là, je rencontre des camarades journalistes, prix Nobel de Chantage, des alligators de boudoirs, des monstrillons en ébonite. Je serre des mains à en avoir des collections d'ongles sur la conscience. Non, je préfère être seul.

Et le soir aussi, quand le café se résorbe comme un mégot, je préfère ma solitude à leurs renvois intellectuels, à leurs suros, à leurs éparvins de danseurs mondains. Mes amis, sans doute, oui des amis, mais dans le tas, que d'épluchures, que de faux témoins, que de fausses tripes. Je les laisse à leurs causeries, à leur Droite, à leur Gauche. Je ne vais jamais au spectacle. Je n'entre pas dans les théâtres, ces gares de la solitude. Je redoute l'accolade mouillée de l'auteur, encore un ami, sans doute, ou un petit jeune homme à succès,

mais dont l'inspiration est d'une telle qualité que j'en ai pour trois jours à m'en remettre. J'aime ma solitude, comme une maison de campagne, comme une retraite vigilante. Les larmes que je verse sont closes.

Oui, promener son propre fantôme, un fantôme confortable et sain, une belle méduse à lambrequins, rongée de peine à l'intérieur, un brasero sous cagoule, un scaphandre fraîchement fourbi qui n'est oxydé qu'au revers. Un vieux frère enfin. Mais il est tard. Je n'ai plus d'autre joie que celle d'échanger quelques mots de rencontre avec le portier de l'hôtel, brave tirailleur aussi, bonne rosse humaine sur laquelle on peut encore compter. Je m'attarde encore, avant de m'embarquer pour la nuit, avant de monter la garde autour de mon sommeil. Si tu pouvais savoir, toi qui me lis, tout l'art que j'apporte à différer le moment de monter, là-haut, dans ma géode d'hôtel, comme un pagure dans une coquille étrangère, comme la conscience d'une caverne...

Alors, on y va...

LÉON-PAUL FARGUE

PAGES DE JOURNAL

Cuverville, 6 octobre 1935.

Mais non ; mes sentiments ou opinions sur *les familles* ne sont dictées par aucun ressentiment contre la mienne. Ici encore j'ai été favorisé ; je n'ai pas à me plaindre de *ma* famille ; tout au contraire.

Mes arguments contre les familles, sont, entre autres, ceux-là même qui faisaient Maurras écrire son petit livre sur les *Monod*. L'esprit de famille s'oppose aussi bien à l'individu qu'à l'état ; l'héritage aidant, les intérêts qu'il met en jeu sont presque toujours sordides ; ou plus exactement, il fait dominer partout *l'intérêt*. Il invite à une sorte de favoritisme et d'entraide sans souci de la valeur réelle des gens. Il bute chacun et l'enfonce dans un sens où déjà l'hérédité le portait, et dont il ne se peut tirer le plus souvent que par un effort de redressement très pénible, par une révolte qui risque de compromettre dans l'autre sens l'équilibre de la pensée.

Mais : « où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » — Parbleu ! Honnis soient ceux qui cherchent avant tout dans la vie le confort.

M. L. est venu me trouver avant-hier ; son travail à l'usine ne le laisse libre que le Samedi après-midi, ou le Dimanche. J'étais heureux de pouvoir lui dire tout le bien que je pensais de son livre, lu très attentivement cet été. C'est un garçon tout jeune encore,

solide, au visage ouvert et riant, au regard droit. Je me sens aussitôt parfaitement à l'aise avec lui et lui sais gré de ne me traiter point en bourgeois, mais en camarade. J'éprouvais avec Jef Last déjà cette sorte de sympathie subite et violente qui bondit par dessus les barrières factices et à laquelle les odieuses différences sociales semblent ne donner que plus d'élan. Il entre, dans les relations entre « bourgeois », un peu de connivence, (j'allais dire : de complicité), un peu de ce sentiment abject de ceux qui « ont gardé les cochons ensemble » ; on a les mêmes habitudes et l'on chausse les mêmes souliers. Tandis qu'ici la communion s'établit soudain au plus profond et au plus sincère de l'être.

Le « On vient trop tard » et « Tout est dit » de La Bruyère, si souvent et trop complaisamment cité — fait oublier le très important paragraphe 107 des *Jugements* :

« Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer... Quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! Quelles découvertes ne fera-t-on point ! Quelles différentes révolutions !... Quelle ignorance est la nôtre ! et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans !... »

Pourquoi ne cite-t-on jamais ce passage ? — sur lequel je tombe en arrêt, hier soir — 28 Octobre 1935.

Le Réfugié.

Il arrive au moment que j'allais sortir. J'ai rendez-vous avec le dentiste ; suis déjà en retard. Personne pour ouvrir et dire que « Monsieur n'est pas là ». J'arrive en lançant mes souliers. Le réfugié commence une histoire interminable pour m'expliquer que son cas

devrait m'intéresser particulièrement. Il sort d'une serviette de cuir un album où déjà figurent maintes signatures de célébrités, m'invite à y ajouter la mienne, ce qui m'est odieux. Quant il entend que je renifle, il croit faire marque de gentillesse en s'écriant : « Vous êtes enrhumé ? » Il voudrait m'apitoyer ; mais je n'ai pas le temps d'être ému. — Revenez un autre jour, vous voyez bien qu'aujourd'hui je ne ... — J'étais déjà venu hier. — A présent qu'il me tient, il veut profiter, c'est maladroit à lui ; il ne parvient qu'à m'irriter ; il le sent et perd encore un peu plus de temps à s'excuser. Tout l'espoir qu'il mettait dans mon conseil, mon aide, mon secours, se dégonfle. Sa voix tremble, il cherche ses mots.

Et tout le long du jour, je traîne le remords de cette insuffisante assistance, de ma brusquerie, de mon impatience. Si encore j'avais relevé le nom et l'adresse de ce malheureux, comme je fais d'ordinaire. Mais non, pas moyen de réparer...

Insupportable *sensation morale* de déficience, d'indigence (l'indigent ici, c'est moi).

Sitôt dans le train, vers Marseille, ma pensée, libérée enfin de ces tracasseries constants qui m'obsèdent, redevient agile, active, créatrice. C'est une volupté indicible, et incomparable à aucune autre.

J'imagine une suite aux deux chapitres de ma *Geneviève*, que j'emporte dans ma valise ; après avoir lu le fort bon article de J. de Saint-Chamond dans le *Mercur*, sur les « Conversations à Leningrad ».

Grande tendance, comme souvent, à prendre pour de la paresse le sentiment de ma fatigue.

Par quelle complication ai-je hier, en descendant du train, refusé mes bagages au porteur, tenant à trimballer moi-même ma lourde valise et le gros sac jus-

qu'à la voiture qui nous a menés Jef et moi de Menton à Roquebrune, et cela sachant fort bien que cela me fatiguerait le cœur — avec lequel je suis décidément forcé de compter.

Est-ce à la faiblesse de mon cœur que je dois ces brusques attendrissements devant la beauté de certaines fleurs (dans le charmant jardin des Bussy, quelques plantes inconnues, d'une étrangeté surprenante — et abondance de fleurs très belles, encore, en dépit de la saison). Je pressens une sénilité larmoyante.

Il y a là de quoi m'émerveiller sans cesse : comment, dès que l'homme cesse, sinon de s'en mêler, du moins de contrarier et contrecarrer la nature, le moindre élan de vie, chez la plante et chez l'animal, et dans tout le monde organique trouve-t-il des expressions si ravissantes (et j'entends ravissantes par rapport à l'homme, c'est-à-dire : susceptible de ravir nos sens) — ou si l'on retourne les données du problème : comment ce qui est le plus capable d'apporter le ravissement à nos sens, est-il précisément ce qui, d'autre part, satisfait le mieux à la joie (la forme d'un coquillage, d'une nageoire, d'une aile...) et qui dirait si, pour les couleurs, de même que pour les formes, ces harmonies qui nous enchantent ne travaillent pas, d'une manière que nous ne pouvons comprendre, à l'intime satisfaction de la créature qui les revêt ?

Les vers, exquis entré tous, de Baudelaire,

*Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.*

que je préfère encore à ceux de Gray, qu'ils traduisent si miraculeusement :

nrf EN SOUSCRIPTION

Pour paraître prochainement

MARCEL AYMÉ

LA
JUMENT VERTE

Illustrations de
CHAS-LABORDE

Un volume au format in-octavo (16×25), illustré de 32 dessins dans le texte, et d'une eau-forte originale en frontispice.

Composition en Garamond, deux couleurs à chaque page.

Il sera tiré :

30 exemplaires numérotés sur japon **150** fr.
1.600 exemplaires numérotés sur pur fil **75** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Veillez m'envoyer exemplaire... de LA JUMENT VERTE * sur japon — * sur pur fil.*

*Ci-joint la somme de } montant de ma souscription.
Veillez faire recouvrer à mon domicile la somme de..... }*

Nom..... A.....le.....193....

Adresse (SIGNATURE)

* Rayer les Indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Pour paraître prochainement

LA JEUNE PARQUE

DE

PAUL VALÉRY

ÉDITION COMMENTÉE PAR

ALAIN

et précédée d'un poème inédit de PAUL VALÉRY

Ce volume comprend le texte intégral de *La Jeune Parque*, publié en regard d'un commentaire dont l'étendue est supérieure à celle du texte ; le poème est précédé d'une préface d'Alain de 50 pages et d'une introduction de Paul Valéry ; tous ces derniers textes se trouvent ici *en édition originale*. La typographie est identique à celle de *Charmes* commenté, publié en 1929 par la N.R.F. et qui, depuis longtemps, fait prime en librairie. Les deux ouvrages se complètent et sont publiés sous le même type de couverture.

Il sera tiré de cet ouvrage (format in-4° couronne) :

15 exemplaires numérotés sur Chine.	270 fr.
25 exemplaires numérotés sur Hollande.. ..	180 fr.
50 exemplaires numérotés sur Montval.. ..	160 fr.
1010 exemplaires numérotés sur Arches	80 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veillez m'envoyer dès publication *..... ex. sur Chine ; ex. sur
Hollande ; ex. sur Montval ; ex. sur Arches de **LA JEUNE
PARQUE** de PAUL VALÉRY commenté par ALAIN.

Ci-joint la somme de *..... } montant de ma
Veillez faire recouvrer à mon domicile la somme de *..... } souscription.

Nom A.....le.....1936.

Adresse..... (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

Souscrivez chez votre Libraire

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is written in a stylized, cursive red font. The letters 'n', 'r', and 'f' are connected and have a flowing, elegant appearance. The logo is centered at the bottom of the page, flanked by horizontal lines.